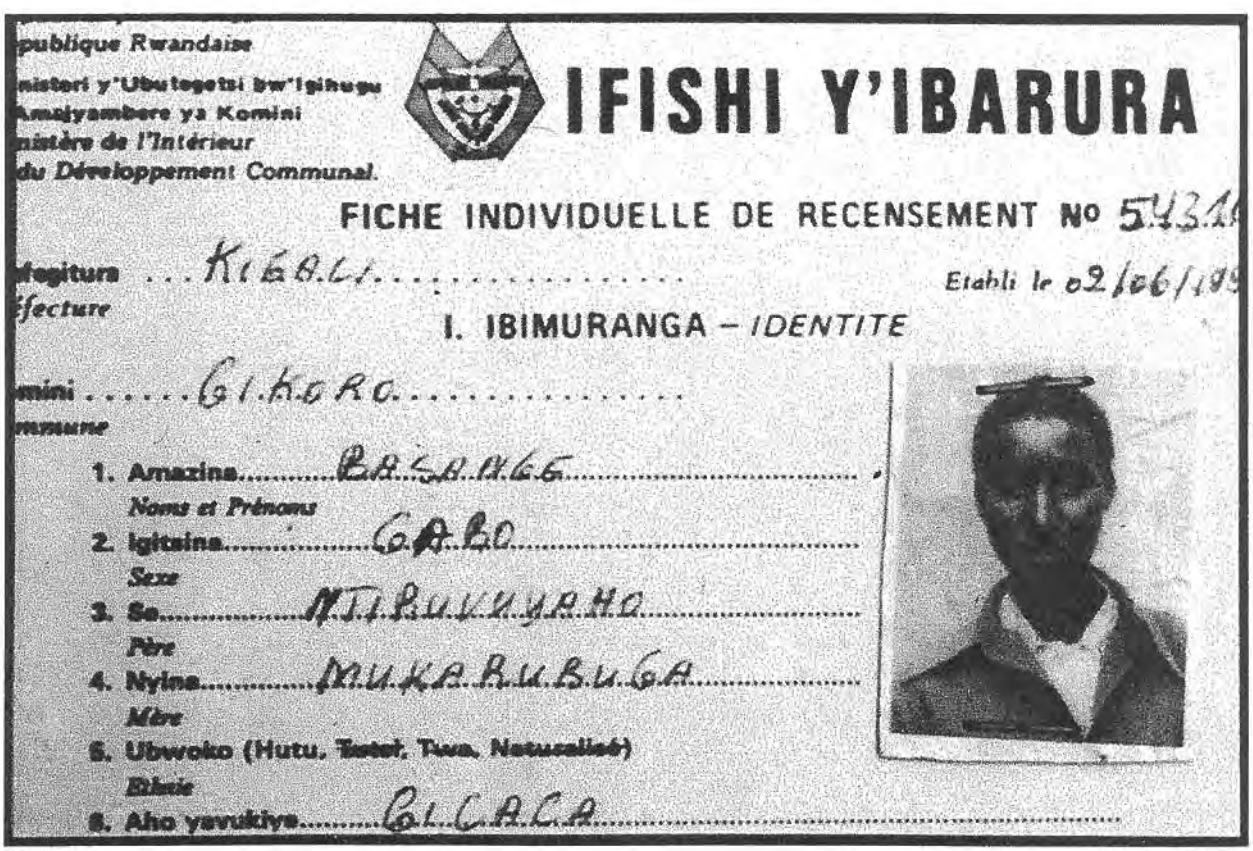
Le journal n°2

HEBDOMADAIRE du 11/02/00

Igicaniro

Rwanda 94



publique Rwandaise
nistori y'Ubutegetsi bw'Igihugu
Amajyambere ya Komini
nistère de l'Intérieur
du Développement Communal.

IFISHI Y'IBARURA

FICHE INDIVIDUELLE DE RECENSEMENT No 5431

Prefecture ...KIGALI.....

Etabli le 02/06/19

I. IBIMURANGA – IDENTITE

Komini .....GIKORO.....

Secteur

1. Amazina.....BALAMUGA.....
   Noms et Prénoms
2. Igitsina.....GABO.....
   Sexe
3. Se.....MUPURUKUYAHO.....
   Père
4. Nyina.....MUKARUBUGA.....
   Mère
5. Ubwoko (Hutu, Tutsi, Twa, Naturalisé)
   Ethnie
6. Aho yavukiye.....GICACA.....

Sommaire

-Avertissement	p.2
-La couverture	p.2
-Avant-propos d'Anthelme	p.6
-Le chemin du sens (suite)	p.7
-Le Coin des Hyènes	p.12
-Article paru dans « Paris-Match »	p.14
-Les Inédits	p.21
-Scène des Hyènes (ancienne version)	p.22
-Chanson des Hyènes	p.31
-« Si c'est un Homme… »	p.34
-Scène « Si c'est un Homme… »	p.35
-Articles sur Kielce	p.39

« Rwanda 94 »
Création et production du Groupov
En coproduction du Groupov et du Théâtre de la Place/Centre dramatique de la Communauté française de Belgique et de Bruxelles/Brussel 2000 ville européenne de la culture de l'an 2000
Avec l'aide du ministère de la Communauté française, Direction Générale de la culture, Commissariat Général aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique (CGRI) et de Théâtre et Publics asbl

Avertissement

1/ Ce journal accompagnant notre travail, se situe sur le même terrain : le génocide de 1994, ses causes, ses protagonistes, ses langages. Il n'évoquera pas les évènements depuis cette date, auxquels le Groupov reste extrêmement attentif, mais qui ne constituent pas notre sujet.

2/ L'essentiel de l'analyse historique et des grandes options dramaturgiques de « Rwanda 1994 », est contenu dans la volumineuse « note d'intention » d'octobre 1997. Le journal n'en remplace pas la lecture pour ceux qui n'en auraient pas encore pris connaissance. (Disponible au Groupov).

J.D.

La couverture

Le Rwanda a longtemps été avec l'Afrique du Sud le seul pays à mentionner l'ethnie dans tous les documents officiels et pièces d'identité que pouvait avoir tout citoyen.

La photo de couverture montre une fiche nationale de recensement sur laquelle les rwandais sont classés en quatre : les bahutu, les batutsi, les batwa, les naturalisés. Outre cette fiche qui se trouvait dans les archives de chaque commune, l'ethnie est spécifiée sur la carte d'identité, sur l'attestation de naissance, sur tous les documents officiels c'est-à-dire, les documents de candidature à présenter dans tous les domaines :pour une entrée à l'école secondaire, à l'université, dans l'armée...sur tous les documents à présenter quand il fallait postuler pour une bourse, un crédit à la banque, un travail, un poste, une promotion...

Sur les fiches électorales la mention hutu, tutsi ou twa suivait chaque rwandais depuis sa naissance et réglait sa vie sociale et professionnelle ; elle pouvait être un tremplin (si c'est la bonne) ou alors un frein et souvent un obstacle infranchissable.

Cette classification des rwandais qui date de l'époque coloniale a développé un système de ségrégation diaboliquement efficace permettant de sélectionner entre rwandais ceux qui avaient droit au chapitre et les parias. Dans un régime à parti unique où le pouvoir

central contrôlait tout, ce système a fait des batutsi, des citoyens de seconde zone ; quant aux batwa, le pouvoir ne les considérait presque pas. Cela a contribué à gonfler le flot des réfugiés tutsi à l'extérieur du Rwanda, les plus jeunes n'ayant le choix pour étudier ou travailler que de s'exiler dans les pays limitrophes. Les chances étaient si minimes pour ceux qui restaient que pour certains, la seule issue pour percer était de trafiquer les papiers d'identité où de batutsi ils devenaient bahutu sur les documents officiels. Il y eu même des gens qui revendiquèrent leur « hutuité » jusque dans les tribunaux et qui parfois obtenaient gain de cause. On peut se demander ce qu'ils pouvaient faire valoir comme argument. Leur basse condition d'antan ? Leur généalogie ? Pour trouver quoi !

Ici se pose la fameuse question de Bee Bee Bee : « hutu c'est quoi, et tutsi c'est quoi ? »

Certainement pas des ethnies. Une ethnie selon le *Petit Robert* est un ensemble d'individus que rapprochent un certain nombre de caractères de civilisation notamment la communauté de langue et de culture (sic).

Les bahutu, les batutsi et les batwa parlent la même langue (le kinyarwanda), partagent la même culture (l'ikinyarwanda), ont les mêmes croyances (imana) et habitent le même territoire. Il n'y a donc au Rwanda qu'une seule ethnie : les Banyarwanda.

Hutu et tutsi ne sont pas des races non plus car autrement il est impossible de changer de race. Un homme de race noire ne devient pas blanc or des batutsi devenant bahutu ou des bahutu devenus batutsi, cela ne date pas de la colonisation. Tout porte à penser que hutu et tutsi étaient des termes qui qualifiaient des gens de conditions sociales différentes. Dans l'ancien Rwanda, un terme qualifiait le fait de quitter la classe hutu pour la classe tutsi. Kwihutura : se déhutuiser suis-je tenté de traduire.

Mais que signifie alors le mot « ubwoko » utilisé par l'administration coloniale et les deux républiques qui l'on suivi après l'indépendance pour décrire les bahutu, les batwa et les batutsi.

Ubwoko signifie ce qu'il est convenu d'appeler clan et qui n'a rien à voir avec le terme ethnie.

Il y a au Rwanda plus ou moins 17 amoko (ubwoko au pluriel). Chaque rwandais est issu d'un ubwoko spécifique. De naissance un rwandais est un umunyiginya, umwega, umusinga, umuha, umuzigaba, umucyaba, umugesera, umukono, umutsobe...

Selon la mythologie rwandaise, le Rwanda était peuplé au départ de trois clans terrestres (abasangwabutaka : les premiers occupant de la terre en kinyarwanda) ; puis ils ont été rejoints par les clans célestes (ibimanuka : ceux qui sont tombés du ciel).

Les basangwabutaka sont les abasinga, les bagesera, les bazigaba.

Les ibimanuka sont les abanyiginya, les abega, les abakono et les abaha.

Et c'est gihanga, un umunyiginya qui aurait fondé la nation rwandaise et la dynastie des banyiginya.

Tous ces clans avaient des caractéristiques, leurs totems, toujours un animal, par exemple le crapaud pour les abega et ces clans avaient des fonctions bien spécifiques dans ces institutions du Rwanda pré-colonial.

Le roi était un umunyiginya mais il était toujours intronisé et régnait avec une Reine-mère issue de quatre clans appelés ibibanda (abega, abaha, abakono, abagesera). Le Roi et la Reine-mère régnaient sous l'observation du conseil des abiru (les ritualistes) et ceux-ci provenaient principalement des clans de basangwabutaka (abasinga, abazigaba,...), le chef des ritualistes était un umutsobe.

Certains clans sont beaucoup plus important en nombre que d'autres et comportent souvent des sous-clans. Le clan des abanyiginya comprend par exemple : des abahindiro, abaryinyonza, abajiji, abanana, abanama, ibigina, abakobwa, abaturagara, abunga,...

Bref la réalité des amoko au Rwanda est beaucoup plus complexe que les trois qualificatifs de hutu, twa et tutsi qui ne sont d'ailleurs pas des amoko puisqu'il y a dans tous les clans des batutsi, des batwa et des bahutu.

Cette réalité n'était ignorée de personne. Dans sa lettre à l'administrateur Voisin, Monseigneur Léon Classe recommande de ne pas supprimer la classe mututsi. Il est clair qu'il parlait à cette époque d'une aristocratie et non d'une ethnie ou d'une race. Cela n'a pas empêché des colons et plus tard des rwandais de coller des étiquettes à leurs compatriotes pour mieux les exclure et les exterminer le moment venu.

Mention ethnique, étoile de David, triangle rose,... Comme toujours avant que la bête ne se réveille vraiment, on commence par étiqueter les gens.

Dorcy Rugamba
(acteur du Chœur des Morts
« Rwanda 94 »)

Il y a deux ans, durant les premiers jours qui ont suivi notre retour, nous avons été, tous je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin. On nous dit que notre apparence physique était assez éloquente à elle seule. Mais nous revenions juste, nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle qu'elle. Et dès les premiers jours cependant, il nous paraissait impossible de combler la distance que nous découvrions entre le langage dont nous disposions et cette expérience que, pour la plupart, nous étions encore en train de poursuivre dans notre corps. Comment nous résigner à ne pas tenter d'expliquer comment nous en étions venus là? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. A peine commencions-nous à raconter, que nous suffoquions. A nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable.

Cette disproportion entre l'expérience que nous avions vécue et le récit qu'il était possible d'en faire ne fit que se confirmer par la suite. Nous avions donc bien affaire à l'une de ces réalités qui font dire qu'elles dépassent l'imagination. Il était clair désormais que c'était seulement par le choix, c'est-à-dire encore par l'imagination que nous pouvions essayer d'en dire quelque chose.

Extrait de l'avant-propos de Robert Anthelme à son livre « L'espèce humaine ».

Le chemin du sens (suite)

Aux artisans de « Rwanda 94 »

Résumé : Dans l'édition précédente, Jacques Delcuvellerie a situé l'enjeu de la phase actuelle et le sens de la mise en scène d'Itsembabwoko, première partie du spectacle.

Après cette brève césure, rien, silence, le grand mur de terre rouge s'ouvre et, sur le grand écran, des images du monde vont défiler. Pas n'importe quelles images du monde, pas n'importe comment. Ces images telles que l'écran bleu nous les apporte, nous les cadre, nous les découpe. Une part variée de l'activité humaine : sport, religion, art, politique... sur plusieurs continents. On entend de l'arabe, du français, de l'américain, du chinois. Le premier moyen d'information du monde actuel, le premier loisir, pour toute une génération déjà : la première baby-sitter. C'est elle, au-delà même du langage nos sens la reconnaissent. Après le génocide, la deuxième instance du spectacle, la télévision, fait son entrée en scène.

Le génocide, pendant 45', c'était des voix, des visages, des corps d'Afrique, et de la musique. Avec l'intelligence d'une vie (Yolande), avec la mémoire des victimes, c'était la sollicitation des émotions et des sens dans un autre vécu du temps. Nous prenions le temps.

La télévision, d'emblée, c'est un son agressif, un rythme heurté, une fragmentation du récit. Et c'est dans ce discours que font irruption les visages des « fantômes électroniques ». Les voici eux-mêmes, les morts, qui viennent réclamer leur dû. « réparation symbolique », suite... Nous sommes dans la rétro-science-fiction, puisque l'émission « Mwaramutse » se situe en 1995 et que, nous le savons trop bien hélas, l'univers des ondes, jamais ne fut secoué de quelque apparition venue de l'au-delà. Une dette se crée : «cela aurait dû arriver » (Yolande Mukagasana).Ce passé imaginaire en

lui-même est comme une première tentative réparatrice. Ils ne font pas seulement entendre une autre langue et un message, ils troublent l'ordre même du discours télévisuel. Ils dérangent. Mais ces espèces d'« aliens » sont aussi autant d'énigmes, notre cerveau spécule sur ces paroles incompréhensibles. Avec de telles expressions sur les visages, que disent-ils ? Et quand nous obtenons la traduction, si nécessairement décalée de nos réponses imaginaires, nous devons affronter à la fois ce que peut signifier cet écart et ce que les Morts ont vraiment dit.

Que ces morts ne s'expriment pas clairement n'est pas seulement goût africain pour la métaphore. Tout comme au Rwanda, en Europe, jadis, les dieux, les morts, les ancêtres, s'adressaient aux vivants par énigmes. Un rêve à déchiffrer, un oracle à interpréter. Pourquoi ? Parce qu'en cherchant le sens du message les vivants travaillent, doivent penser, réfléchir, se questionner, et le plus souvent : se remettre en cause.

Et c'est bien aussi pourquoi le professeur Kamali ne répond presque jamais directement à Bee Bee Bee. A la fin, il se dérobe complètement à sa question et la renvoie à l'expert suivant. Tout au long de son intervention, il lui a donné des indices, provoqué des chocs émotionnels (l'enfant), et, en fait, a substitué d'autres questions à ses questions initiales. Il a agi comme un parfait devin. Elle venait pour comprendre rapidement et clairement les messages des morts et repart avec une interrogation sur elle et sur nous tous.

L'intérêt dramatique de cet affrontement, c'est que Kamali opère ce travail à l'intérieur du dispositif de l'ennemi, en feignant de jouer ses règles. Les Fantômes Electroniques étaient totalement incongrus, étrangers au système. Leur représentant vivant (Kamali dit « mes morts ») semble intégré aux conventions occidentales. Il accentue les caractéristiques du rôle où la télévision le distribue : le « spécialiste » ; il parle aussi un français

plus sophistiqué que ses interlocuteurs ; il crée sans cesse les conditions d'être indispensable, irrécusable, pour mieux transgresser le cadre étroit où la vedette du petit écran voudrait le confiner. Cette confrontation implique donc davantage que le choc de deux cultures :le devin des oracles fait son œuvre. Après le passage de Kamali, Bee Bee Bee ne sera plus jamais pareille.

Cette profonde secousse intérieure, Colette Bagimont et le Chœur des Morts vont en faire un séisme. Comme personne ne peut souffrir longtemps un tel état affectif et mental, il lui faudra chercher à l'apaiser en lui trouvant un sens, des causes, une solution - Dans sa profession et avec son profil psychologique, l'issue lui paraîtra claire : prendre la tête d'une croisade télévisuelle pour la vérité et la justice -.

C'est ici, qu'il convient de préciser le délicat problème de sens que pose le personnage. Rien ne serait plus faux que d'en faire (et pas seulement l'actrice, mais nous tous) une héroïne ayant fonction d'exemple . Pour rester dans le monde brechtien, ce n'est pas une Pélagie Vlassova mais bien une Ste Jeanne des Abattoirs.

Le problème dramaturgique de Bee Bee Bee n'est donc pas nouveau, mais convenons qu'il est rarement bien résolu. Voici un personnage que, tout comme « Ste Jeanne », le spectateur trouve un tantinet ridicule voire un peu odieux au départ, dans un cas une salutiste dans l'autre une star des médias. Pas d'identification du public avec elle. Mais au fur et à mesure, le chemin d'expérience et de connaissance qu'elle parcourt, c'est bien celui que le spectateur est invité à suivre... et, à vrai dire, c'est celui des auteurs même du spectacle : choc émotionnel, tempête de questions, désir et quête de savoir, engagement dans le travail, menaces et persécutions, etc. Ce qu'elle apprend, le spectateur l'apprend avec elle, notre but, idéal, serait qu'il ne l'apprenne pas comme elle.

Tout comme Ste Jeanne, le monde conceptuel, politique, moral de Bee Bee Bee, ne permet pas de mener à bien, c'est-à-dire réellement, dans les faits, la lutte pour que « plus jamais » le génocide ne ravage l'humanité. Elle vit, du début à la fin, dans une aventure idéaliste et individualiste que sa grande générosité nous rend sympathique, mais dont nous devrions aider le spectateur à discerner les limites.

Or, ceci n'est pas simple. Brecht n'a jamais rejeté globalement l'emploi de l' « identification », il a écrit sur son emploi pondéré. « Ste Jeanne des Abattoirs » ou « Mère Courage » n'auraient aucune valeur didactique si l'identification et le détachement n'y jouaient tour à tour. Il devrait en aller ainsi avec Bee Bee Bee.

Et cela éclaire aussi le sens d'autres personnages. Dos Santos ? Un Bee Bee Bee aussi doué, moins brillant, plus « gentil » (il ne veut pas seulement contenter tout le monde, mais encore plaire), plus équilibré, plus soumis, plus « moderne », etc. Bagimont ? Une Bee Bee Bee qui serait matérialiste, émotive sans hystérie, généreuse sans aveuglement, convaincue sans emphase, patiente et résolue avec presque férocité. Et nous parlerons de Jacob plus tard. Bagimont, Jacob, et le Chœur des Morts deviendront en quelque sorte les « anges » de Bee Bee Bee. Ils prolongent ce que cet ange qui l'a blessée au cœur, Kamali, avait entrepris.

A ce stade du spectacle, le génocide après avoir été perçu par le public à travers des voix, des récits, des visages, des corps, est devenu une question. Celui qui porte cette question sur scène, Bee Bee Bee, est un être qui commence à l'intéresser, mais avec lequel l'identfication ne joue pas encore.

On peut retenir aussi pour notre réconfort, que le début d'une rupture avec son mode d'être conforme, advient à Bee Bee Bee par une émotion inattendue. Son cœur n'était donc pas parfaitement contrôlé, l'adaptation au système presque parfaite, mais pas totale. Il est bon de se dire qu'un certain déséquilibre, un défaut,

une blessure un vice (mais oui), une faiblesse, peuvent devenir l'occasion d'un bouleversement capable de conduire vers le plus grand et le plus énergique engagement.

Si Bee Bee Bee n'est pas la Pélagie Vlassova des médias, elle offre un potentiel d'une grande valeur. Davantage de Bee Bee Bee ouvrirait davantage de chances à des bouleversements fondamentaux d'advenir. Qu'elle ne rencontre personne capable de l'armer dans ce sens n'est pas « sa faute » mais une circonstance historique - celle où nous vivons -.

J.D.

A suivre...

Le Coin des Hyènes

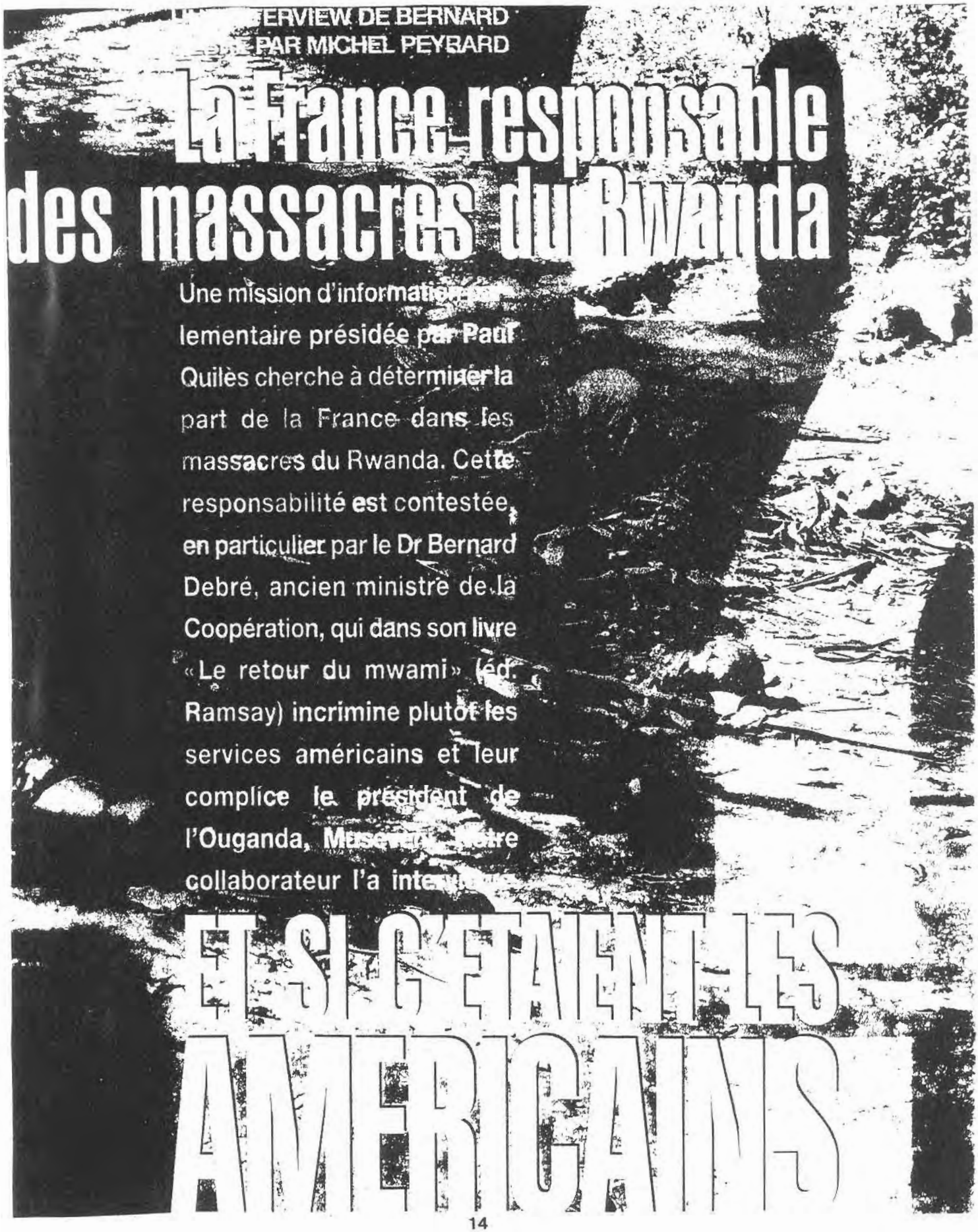
Notre rubrique « Inédits » expose une part du processus qui a conduit à l'actuelle version des « Hyènes ». Un des personnages de cette séquence s'appelle M. Quai D'Orsay. Parmi les sources d'inspiration de son texte pourrait figurer l'homme dont nous reproduisons ici l'interview, tirée du Paris-Match du 7 mai 1998. Les hautes fonctions exercées jadis par M. Debré donnent un caractère inquiétant à ses théories, mais elles sont bien sûr partagées par beaucoup de politiciens français au-delà des clivages droite-gauche. On pourrait les retrouver presque identiques chez M. Védrine, par exemple. Que M. Debré puisse énoncer tranquillement, sans même se rendre compte de son énormité, que les membres du FPR étaient « des Rwandais d'origine mais devenus anglophones », montre à soi seul que les Africains restent avant tout dans son esprit comme des colonisés dépendant de telle ou telle zone d'influence - Tous les Rwandais parlent kinyarwanda,c'est leur identité même. Toute autre langue occidentale qu'ils parlent est d'abord celle des étrangers venus les soumettre. Mais pour M. Debré, cessant de parler français ces exilés d'Ouganda cessent du même coup d'être Rwandais... On peut donc tranquillement les combattre comme des envahisseurs étrangers, etc. On sait jusqu'où a mené une pareille manière de voir.

P.S. : Ce que je viens d'écrire là, je le crois 100 %. Disons maintenant qu'un deuxième scénario est possible ; où nous serions moins « idéalistes », ou moins « naïfs ». Et voyons où il nous mène... Il commencerait ainsi : l'Histoire ne s'arrête jamais. Autrement dit, vu leur faiblesse économique et technologique, depuis plus d'un siècle les peuples des Grands Lacs sont voués à l'assujettissement aux puissances occidentales. Le Rwanda a connu l'occupation allemande, la tutelle belge, l'influence de plus en plus

prépondérante de la France. Avant le génocide. Désormais, partout dans le tiers monde : « c'est comme ça que ça se passe ». Plus d'Africains innocents. Tout Africain qui veut intervenir sur le destin de son pays doit le faire à l'ombre, ou au moins avec l'aide d'une puissance tutélaire. Avant le génocide, c'est une zone d'influence française, si des exilés veulent revenir au pays c'est peut-être bien à partir d'un sentiment national profond, mais pour parvenir à leurs fins il leur faut des parrains occidentaux et, dans le cas du FPR, américains. Ainsi, « quelque part », MM. Debré-Mittérand-Vedrine n'auraient pas entièrement tort. Le plus pervers étant évidemment, comme depuis les années 20, que des Africains ont intégré cette façon de voir. Pas d'autre choix, disent certains. Et d'affirmer : le FPR actuel pense aussi comme cela. Alors nous disons simplement : sur base de ce type de raisonnement un génocide est advenu. Un génocide. Un gé-no-ci-de. Pour vous un accroc, un ennui fâcheux. Pour nous, des millions de vies brisées, tueurs et victimes confondus. Nous sommes naïfs, très bien, vous Messieurs, qu'êtes vous ? Et que vaut votre logique « réaliste » contre notre conviction « irréaliste » que les Africains n'ont d'avenir qu'à exclure non pas tout échange, mais toute subordination ?

J.D.

Article paru dans « Paris Match » du 7 mai 1998



ERVIEW DE BERNARD
PAR MICHEL PEYRARD

La France responsable des massacres du Rwanda

Une mission d'information parlementaire présidée par Paul Quilès cherche à déterminer la part de la France dans les massacres du Rwanda. Cette responsabilité est contestée, en particulier par le Dr Bernard Debré, ancien ministre de la Coopération, qui dans son livre « Le retour du mwami » (éd. Ramsay) incrimine plutôt les services américains et leur complice le président de l'Ouganda, Museveni. Notre collaborateur l'a inte

ET SI C'ÉTAIENT LES AMÉRICAINS

Paris Match. Votre livre "Le retour du mwami" rompt enfin le silence gêné observé par la France depuis le drame rwandais en 1994.

Bernard Debré. Plus que d'un silence gêné, je dirais qu'il s'agit d'une autoflagellation. Une sorte de pensée unique est en train de s'instaurer dans notre pays. A droite comme à gauche. Elle concerne non seulement le Rwanda, mais toute la politique africaine de la France. Cette culpabilisation inutile, doublée, à l'évidence, d'un manque de perspective politique, est d'autant plus dommageable qu'elle nous prive d'une analyse réelle des grands bouleversements en cours sur le continent africain. Sous nos yeux, pratiquement en direct, les drames succèdent aux drames : Rwanda, Burundi, Zaïre, Congo... Vu à travers le prisme du petit écran, ces événements paraissent indépendants, procédant plus du hasard que d'une véritable réaction en chaîne. Or, quelqu'un est bel et bien en train de remodeler le continent à sa propre convenance, conformément à ses intérêts particuliers. A mon sens, le point de départ de cette grande vague est à chercher au cœur même du Rwanda, où l'ancien maître, l'ancien roi tutsi, le mwami, s'est réveillé. La vision africaine des Occidentaux est souvent naïve, façon "Tintin au Congo". Avant la colonisation, l'Afrique comptait déjà, qu'on le veuille ou non, de grands empires dont l'un, l'empire tutsi, avait assis, depuis le XVII[e] siècle, sa domination sur toute la région des Grands Lacs. C'est cette dominance que le mwami, après avoir joué habilement de l'Histoire, fût-elle tragique comme en 1994, entend bien faire respecter à nouveau.

P.M. Le mwami, c'est Paul Kagamé, l'homme fort du Rwanda ?

B.D. Exactement. Il bénéficie, il est vrai, outre du soutien de Yoweri Museveni, le président ougandais, d'une imposante logistique américaine. En 1990 déjà, quand Mitterrand justifie l'intervention de militaires français pour stopper une première incursion du F.p.r. (Front patriotique rwandais, mouvement politique créé par les Tutsis exilés en Ouganda après les premiers massacres dans les années 60), c'est parce qu'il s'agit là, affirme-t-il, d'une "invasion étrangère venue d'Ouganda". Et il n'a pas totalement tort. Le F.p.r. est, à cette époque, dirigé par deux hommes d'origine rwandaise mais devenus anglophones : le premier s'appelle Fred Rugema et est ministre de la Défense à Kampala. Le second se nomme Paul Kagamé et il dirige les services secrets ougandais. Quand on sait que Rugema et Kagamé ont été tous deux formés par les Américains, on est en droit de s'interroger. D'ailleurs, lorsque Fred Rugema est tué par une roquette lors de l'offensive, on fait appel à M. Kagamé, qui est "en *stage*" aux Etats-Unis. *Personne ne relevant alors cette formidable ambiguité !* On pare déjà l'attaque du F.p.r. de toutes les vertus. Et les Far (Forces armées rwandaises) de tous les vices.

"Les Tutsis ne voulaient pas d'élections"

P.M. Dont elles ne sont pas dépourvues, à l'image de toutes les composantes du régime de Juvénal Habyarimana, le président rwandais.

B.D. C'est un régime dictatorial clanique et, bien sûr, corrompu. Mais Mitterrand, qui est très lié aux Habyarimana – leurs deux fils Jean-Christophe et Jean-Pierre sont eux aussi amis –, estime que la stabilité de la région passe par le dictateur hutu. "Je savais, me dira-t-il plus tard, que la chute d'Habyarimana signifiait l'embrasement de toute la région." C'est pourquoi il envoie l'armée arrêter l'offensive du F.p.r. Inévitablement, il a fait l'objet d'une très forte pression américaine. "C'est inacceptable", disent alors les Etats-Unis, qui exigent que l'on négocie. Cela a abouti, en 1993, aux fameux accords d'Arusha qui sont d'une stupidité rare : s'ils prévoient que le président hutu reste au pouvoir, on lui adjoint un Premier ministre tutsi – tout le gouvernement est d'ailleurs à parité – et on intègre l'armée tutsie du F.p.r. dans les Forces armées rwandaises hutues. Ce qui revient à imaginer des lions et des gazelles gambadant de concert dans la savane.

P.M. N'est-ce pas le génocide annoncé ?

B.D. C'est le sentiment que j'ai début 1994 lorsque je rencontre à la fois le président Habyarimana et les Tutsis qui, comme le prévoient les accords d'Arusha, sont désormais implantés, armés jusqu'aux dents, dans un camp retranché au centre de Kigali. Habyarimana me dit : "Arusha prévoit des élections dans trois ans. Il suffit que je tienne pour gagner." Comment en douter, en effet, quand on sait que le Rwanda est formé à 80 % de

"Mitterrand parlait d'une invasion étrangère venue d'Ouganda"

Hutus. Quant aux Tutsis, ils me préviennent sans ambages : "Comprenez que nous n'accepterons jamais d'élections selon le principe : un homme, une voix. Nous n'accéderons jamais au pouvoir démocratiquement. Nous ne pourrons le faire que dans le sang." Bien sûr, ils accusent d'ores et déjà les Hutus extrémistes de préparer le génocide. Je suis rentré à Paris et j'ai prévenu certains membres du gouvernement : "Ça va exploser."

P.M. C'est l'avion présidentiel d'Habyarimana qui explose le premier, victime d'un tir de missiles le 6 avril 1994. Et, d'emblée, le F.p.r. accuse la France...

B.D. Quel aurait été l'intérêt de notre pays à sacrifier deux présidents – outre Habyarimana, l'avion transportait le président burundais que nous protégions et qui représentait pour nous un pôle de stabilité. Personne ne pouvait ignorer à Paris que cet attentat signifiait non seulement la ruine de la politique française dans la région, mais surtout l'apocalypse annoncée. J'ajoute que je vois mal les militaires français assassiner de sang-froid les trois membres d'équipage qui n'étaient autre que d'anciens collègues.

P.M. Alors, qui ?

B.D. Le F.p.r. aidé par les Américains. Pourquoi ? Kagamé, dont l'armée installée à Kigali est désormais prête à faire mouvement, sait qu'il doit attendre les élections – qu'il perdra inévitablement – pour reprendre le pouvoir. Il suffit d'ailleurs d'examiner les faits. Le président Habyarimana du Rwanda et le président Ntaryamira sont tous les deux à Dar es-Salaam à l'invitation du président Museveni. Le président Mobutu s'est décommandé car il sentait le piège. Si les deux présidents burundais et rwandais sont venus avec leur avion personnel, ils ont été convaincus par Museveni de revenir par le même avion le 6 avril à Kigali. Le même Museveni retient ensuite longuement le président burundais, comme s'il tentait de retarder l'avion jusqu'à la nuit tombée. Pour que l'attentat ait lieu, en effet, il convient de déplacer les armes prévues – des missiles Sam 16 – à la faveur de l'obscurité. Les plans de vol des avions qui devaient atterrir à Kigali avaient été transformés par le F.p.r. qui ne voulait pas, disait-il, qu'on survole de trop près ses bases, mais envoyait des avions lorsqu'ils atterrissaient sur des collines qui étaient plus dangereuses et c'est vraisemblablement de là que sont partis les missiles. Enfin, cerise sur le gâteau si je peux dire, l'ordre de marche de l'armée F.p.r. a été lancé par l'état-major tutsi le 6 avril au matin. Il est quand même curieux qu'une armée qui normalement ne devait pas faire le quotidien de la suite des accords d'Arusha reçoive tout d'un coup l'ordre de marche sur Kigali alors que l'attentat n'était pas encore perpétré et qu'il allait l'être quelques heures plus tard. *(suite page 124)*

"Nos efforts ont permis de sauver des milliers de Tutsis"

(Suite de la page 29) Mentionnons aussi les numéros de série des Sam 16 : ils ont presque été reconstitués par nos services – il manque un seul chiffre – et la piste semble conduire directement aux Américains, qui les auraient récupérés dans le Golfe.

P.M. Devant la mission d'information parlementaire, un historien belge a avancé exactement la même thèse. Mais avec les Français dans le rôle des commanditaires.

Bernard Debré. Sa thèse a évolué. Il s'est aperçu que l'histoire de militaires français offrant leurs missiles aux extrémistes hutus était un peu difficile à gérer. Il prétend donc, aujourd'hui, que ces missiles auraient certes été récupérés par les Français dans le Golfe, mais tirés par le F.p.r. Je vous laisse juge de l'absurdité !

P.M. Reste que l'ambiguïté a perduré après le début du génocide, la France étant accusée de mettre à l'abri les bourreaux, notamment à la faveur de l'opération Turquoise.

B.D. Les efforts qui ont été déployés pour exfiltrer un certain nombre de personnes ont été mal perçus, à juste titre. L'opération Turquoise s'est finalement limitée à une petite portion du territoire rwandais. Elle a néanmoins permis, comme j'ai pu le constater sur place avec quelques collègues chirurgiens, notamment sénégalais, de sauver des milliers de vies tutsies.

P.M. Comment jugez-vous le régime aujourd'hui en place à Kigali ?

B.D. Comme Museveni, le président ougandais, que l'on surnomme affectueusement "Little Darling" aux Etats-Unis, Paul Kagamé vient d'annoncer que les élections rwandaises étaient repoussées sine die. Comment pourrait-il en être autrement ? Le Rwanda est actuellement un pays de non-droit où règne une dictature d'apartheid. Des massacrés de Hutus ont eu lieu, notamment dans l'Est-Zaïre, et continuent de se produire. Paul Kagamé, comme Yoweri Museveni, Pierre Buyoya (auteur d'un putsch au Burundi) et Laurent-Désiré Kabila ont été aidés, conseillés, armés par les Etats-Unis. Peu importe qu'ils se soient révélés ensuite des dictateurs peu respectueux des droits de l'homme. Parce qu'ils sont riches ou vont le devenir, ils ont droit au soutien de Washington. C'est le retour de la vieille fable : un pauvre doit être vertueux, un riche peut se contenter de n'être que riche ! ■

INTERVIEW MICHEL PEYRARD

Depuis le génocide au Rwanda on voit fleurir sur ce pays un bouquet de livres à un rythme inquiétant. On en voit des vertes et des pas mûres, des livres de journalistes, d'humanitaires, de pseudo spécialistes de la région, de politiques. Si certains écrits permettent vraiment de faire la lumière sur bien des zones d'ombre, une bonne partie sont écrits par des gens qui ne prennent même pas la peine de se documenter faute de maîtriser le sujet ou tout simplement par négationnisme d'auteurs de mauvaise foi.

L'article de « Paris-Match » nous présente un homme qui a la particularité de combiner les deux. M. Debré, fils d'une noblesse gaulliste, aux affaires depuis la libération en France entend avec son livre laver l'honneur sali de la France en ayant recours aux rumeurs, au mensonge, au populisme, à une conception inquiétante de la gestion de la chose publique, pour un Ministre de la « patrie des droits de l'homme ». Malgré tout le danger que représentent de tels propos, l'article de « Paris-Match » révèle une hyène dans toute sa splendeur et recèle de belles perles qui illustrent bien jusqu'où certains peuvent aller dans la manipulation de l'opinion pour un révisionnisme à visage découvert.

« Les fameux accords d'Arusha sont d'une stupidité rare : s'ils prévoient que le président hutu reste au pouvoir, on lui adjoint un Premier ministre tutsi. » (sic.) Bernard Debré ne maîtrise pas son sujet (ce qui est grave quand on écrit un livre) ou alors il est de très mauvaise foi, ce qui est encore pire.

D'abord, ces fameux accords d'Arusha justement prévoient pour la place de Premier ministre, nommément dans le texte un certain Faustin Twagiramungu qui - comme le sait n'importe qui s'intéresse à l'affaire - est un muhutu Président du MDR, l'ancien parti de Grégoire Kayibanda.

Ensuite, on peut se demander en quoi ce serait une stupidité rare qu'il y ait au Rwanda un Président hutu et un Premier ministre tutsi. Les bahutu et les batutsi sont que l'on sache tous des rwandais à part entière.

Depuis le génocide au Rwanda on voit fleurir sur ce pays un bouquet de livres à un rythme inquiétant. On en voit des vertes et des pas mûres, des livres de journalistes, d'humanitaires, de pseudo spécialistes de la région, de politiques. Si certains écrits permettent vraiment de faire la lumière sur bien des zones d'ombre, une bonne partie sont écrits par des gens qui ne prennent même pas la peine de se documenter faute de maîtriser le sujet ou tout simplement par négationnisme d'auteurs de mauvaise foi.

L'article de « Paris-Match » nous présente un homme qui a la particularité de combiner les deux. M. Debré, fils d'une noblesse gaulliste, aux affaires depuis la libération en France entend avec son livre laver l'honneur sali de la France en ayant recours aux rumeurs, au mensonge, au populisme, à une conception inquiétante de la gestion de la chose publique, pour un Ministre de la « patrie des droits de l'homme ». Malgré tout le danger que représentent de tels propos, l'article de « Paris-Match » révèle une hyène dans toute sa splendeur et recèle de belles perles qui illustrent bien jusqu'où certains peuvent aller dans la manipulation de l'opinion pour un révisionnisme à visage découvert.

« Les fameux accords d'Arusha sont d'une stupidité rare : s'ils prévoient que le président hutu reste au pouvoir, on lui adjoint un Premier ministre tutsi. » (sic.) Bernard Debré ne maîtrise pas son sujet (ce qui est grave quand on écrit un livre) ou alors il est de très mauvaise foi, ce qui est encore pire.

D'abord, ces fameux accords d'Arusha justement prévoient pour la place de Premier ministre, nommément dans le texte un certain Faustin Twagiramungu qui - comme le sait n'importe qui s'intéresse à l'affaire - est un muhutu Président du MDR, l'ancien parti de Grégoire Kayibanda.

Ensuite, on peut se demander en quoi ce serait une stupidité rare qu'il y ait au Rwanda un Président hutu et un Premier ministre tutsi. Les bahutu et les batutsi sont que l'on sache tous des rwandais à part entière.

lacs au 17ème siècle. La région interlacuste, formée au 17ème est composée de plusieurs royaumes (dits hima par certains auteurs), qui ne sont pas alliés du tout mais sont par contre perpétuellement en guerre. Le Rwanda du 17ème est en guerre contre le Burundi, le Bunyabungo, l'Ankole, le Ndorwa, le Karagwe, le Gisaka...
Il n'y a à cette époque (il n'y a jamais eu d'ailleurs) rien qui ressemble à une fédération ou une confédération, encore moins à un empire. Tous les royaumes jouent à s'annexer. Le Royaume du Rwanda a fini par exemple par vaincre et annexer le Gisaka, détruisant la dynastie des rois kimenyi. Entre eux ces royaumes se vouent une rivalité et une haine. Parmi les cinq tambours royaux à la cour du Mwami au Rwanda, l'un s'appelle nanguburundi (littéralement je déteste le Burundi).

En parlant d'Empire tutsi M. Debré veut s'affirmer comme le disciple des idéologues de la première et la deuxième République rwandaise, et de leurs parrains qui ont longtemps entretenu la peur du soi disant complot des hamites contre les bantous.Une thèse encore répandue dans la région où l'on a ces dernières années entendu des dirigeants africains , le gabonais Omar Bongo ou le zimbabwéen R. Mugabe parler de menace pour le peuple bantou.

De tels dérapages prêteraient tout au plus à sourire s'ils ne conduisaient dans une région aussi fragile que ces grands lacs à mort d'hommes.

Il est toujours pénible de voir un homme d'influence se livrer à une telle campagne à la tribune d'un journal à grand tirage. Mais c'est encore plus effrayant quand c'est un homme qui fût Ministre de la Coopération en France. C'est-à-dire quelqu'un qui faisait à l'époque la pluie et le beau temps dans le pré-carré français.

On comprend mieux pourquoi il y a souvent de l'orage du côté de chez nous.

Dorcy Rugamba
(acteur du Chœur des Morts, « Rwanda 94 »)

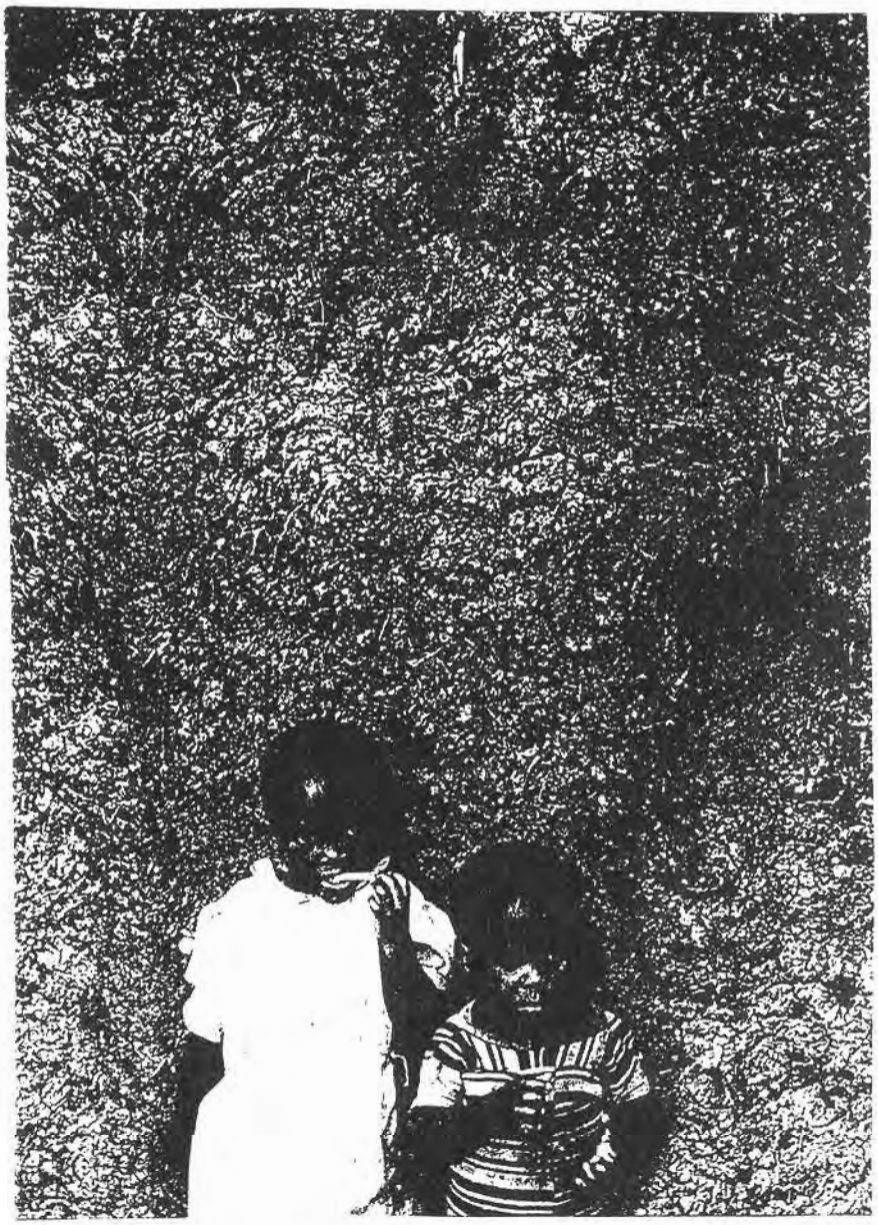


Photo tirée du "Weekend, le Vif-l'Express"
n°22 du 29/5 au 4/6

Les inédits

Dans cette rubrique où chaque semaine nous vous offrons un fragment d'écriture écarté de la version finale du spectacle, voici quelques éléments permettant de saisir comment nous sommes passés de l'ancienne version de la scène des Hyènes, jouée en Avignon, à celle actuellement travaillée sous forme de comédie musicale.

Donner la parole aux « Hyènes » était une nécessité. Nous avons désigné ainsi ceux qui n'ont pas manié la machette, mais dont le discours et la pensée reviennent à permettre le génocide, puis après qu'il ait eu lieu, à le nier, à l'excuser, à en dissoudre la réalité et les responsabilités.

Parmi d'autres possibles nous avons retenu trois figures :

-celle de l'homme du commun, qui véhicule tous les clichés encore très profondément enracinés chez les Occidentaux au sujet de l'Afrique. Il ne lui importe pas d'analyser spécifiquement le cas rwandais, car il sait déjà l'essentiel : là-bas, c'est comme ça.

-celle du diplomate français, qui a besoin, lui, de blanchir son pays et de justifier la politique menée en Afrique. Il le fait non pas pour comprendre le passé, mais parce qu'aujourd'hui et demain la France a une géostratégie à mettre en œuvre. C'est pourquoi il ne doit pas seulement se défendre, mais contre attaquer.

-celle du journaliste africain, qui sert à sa manière les intérêts du précédent. Son rôle est précieux, car ses origines et son discours semé de slogans anti-colonialistes, anti-paternalistes, donnent à ses théories un cachet d'authenticité africaine, en même temps il reconduit toutes les conclusions qui conviennent à la politique métropolitaine. Ce personnage est largement inspiré d'une journaliste réelle, à qui TV 5 donne régulièrement la parole, et qui produit sur le génocide au Rwanda un écho fidèle des propos de MM. Debré jadis, ou Védrine aujourd'hui.

Ces trois figures se complètent bien sûr très efficacement. L'ignorance et les préjugés du premier permettent la politique du second, qui se voit soutenue par un relais africain ad hoc.

Dans un premier temps, notre but était de permettre au spectateur de reconnaître et décrypter des discours, des arguments, qu'il peut fréquemment entendre sur la question. Voire : qu'il pratiquait lui-même jusqu'ici.

Nous ne voulions donc pas ridiculiser ni même réduire ces discours. Ils devaient être tels que, si nous les avions mis au début de la pièce, la grande majorité du public aurait pu y croire ou en être au moins troublé. Mais à ce moment du spectacle, les gens de bonne foi ont reçu assez d'information pour distinguer le ver dans le fruit.

Voici ce que disaient ces personnages. (Nous avons supprimé ici les introductions et commentaires de Jacob et du Chœur) :

A. Monsieur Saicomsa

J'ai 32 ans. Je vous préviens: je n'aime pas perdre mon temps en discussions inutiles. Je suis un homme concret. J'avais à peine toutes mes dents qu'on disait déjà de moi: Freddy est un homme concret. Donnez-moi, un problème rationnel, je peux le résoudre. Mais un problème irrationnel, que voulez-vous que j'y fasse ? Vous êtes capable de résoudre un problème irrationnel, vous ? Le Rwanda est le type même du problème irrationnel.

Je ne suis jamais allé en Afrique. Je peux tout de même vous dire que l'Afrique est peuplée de tribus. Je le sais. Et de là naît tout le mal. Ces gens-là ne sont pas comme nous. L'existence d'un Etat, l'existence d'une démocratie, ou bien la façon dont chaque individu vivrait dans cet état ou dans cette démocratie ne les concernent pas vraiment. Non, ce qui importe d'abord pour eux, c'est la tribu. C'est tout leur univers, la tribu! Ils ont pour ainsi dire un réflexe ethnique spontané. Ils ne pensent pas comme nous, avec une certaine universalité, -penser au-delà du cercle immédiat-, non, ils se fixent par priorité sur le petit groupe dont ils font partie.

Bien sûr, je n'approuve pas les massacres. Mais je ne m'en sens pas non plus responsable. Un peu de lucidité que diable! Il y a chez eux une véritable culture de la guerre. Elle est forte, elle occupe fortement les corps et les esprits. Elle est ancestrale. Nous n'avons pas à prendre position là-dessus, nous n'avons pas à nous étonner ou à nous scandaliser. C'est comme ça ! Les luttes tribales font partie de la réalité africaine, c'est comme ça ! Longue, longue tradition de luttes raciales ! Finalement, si ce n'était pas cruel, on pourrait dire que les seules choses qu'ils sachent vraiment faire sont chanter et se taper sur la gueule. Qu'est-ce qu'on peut y faire ? On ne fait pas le bien des gens malgré eux. On leur a donné beaucoup. Qu'est-ce qu'ils en ont fait ? C'est à la mode de dire du mal de la colonisation. Mais restons objectifs s'il vous plaît ! Quand on était là, pas de guerre tribales, pas d épidémies, pas de sorciers qui décident de tout, et j'en passe. Sans les blancs, c'est quoi exactement l'Afrique ? Dictatures militaires, anarchie, corruption, et il y a même le cannibalisme qui revient !

Tout le monde vous dira que chez nous aussi, il y a eu des bains de sang ! Avant, bien sûr, longtemps avant. Des affrontements raciaux comme la Saint-Barthélemy par exemple. Enfin, raciaux et religieux, les deux vont souvent de pair, tout le monde sait ça ! Et puis, chez nous, le progrès est venu, on a dépassé le stade du conflit racial. En tous cas au coeur de notre bonne vieille Europe. Je ne parle pas de la guerre 40, ça, c'est une rechute à cause des Boches.

En Afrique, cette évolution du progrès est beaucoup plus lente. La prise de conscience est plus tardive. Leur vieux démons reviennent vite à la surface. Tu n'es pas de mon groupe, je te massacre, voilà tout. Vous voyez: triste histoire, vieille histoire. C'est comme ça !

B. Monsieur Quai d'Orsay

Je me nomme Renaud Genty de Peumechaut et suis ce qu'il est convenu d'appeler un haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères (familièrement : Le Quai d'Orsay). Je suis heureux de l'occasion qui m'est ainsi offerte de rectifier certaines idées préconçues et malveillantes au sujet de la politique africaine de la France.

Les événements horribles survenus au Rwanda ont été l'occasion pour une poignée de doux rêveurs universitaires d' attaquer vivement notre politique dans cette région. Ce faisant, c'est la France elle-même qu'on tente de clouer au pilori. En effet, l'aspect positif de ces jérémiades est , au moins, de mettre en évidence la remarquable continuité de notre diplomatie en Afrique Centrale, quels que

soient les gouvernements. Aussi, pour une fois , le clivage "gauche/droite" n'est pas sollicité, et l'on est clairement contraint à s'en prendre à la République en personne.

Ce n'est rien moins que "les dossiers noirs de la politique française en Afrique" que ces idéalistes prétendent établir. On remarquera le mauvais goût de l'épithète "noir" en la circonstance. Cela dit déjà tout du manque de tact et de circonspection de ces milieux.

Pour l'essentiel, leur ennemi, c'est ce qu'ils appellent la "doctrine Foccart". Selon eux, sur plusieurs décennies, les convictions que Jacques Foccart sut défendre et mettre en oeuvre, sur base de sa profonde connaissance des réalités africaines, constitueraient la source de tous les maux qui s'abattent sur le Continent.
Ainsi, par la faute de la "doctrine Foccart", de Charles de Gaulle à François Mittérand, la France serait responsable de la dictature et de la gabegie au Zaïre, aussi bien que de la corruption au Sénégal, de la torture au Togo, des atrocités au Soudan, et - bien sûr - du "génocide" au Rwanda.

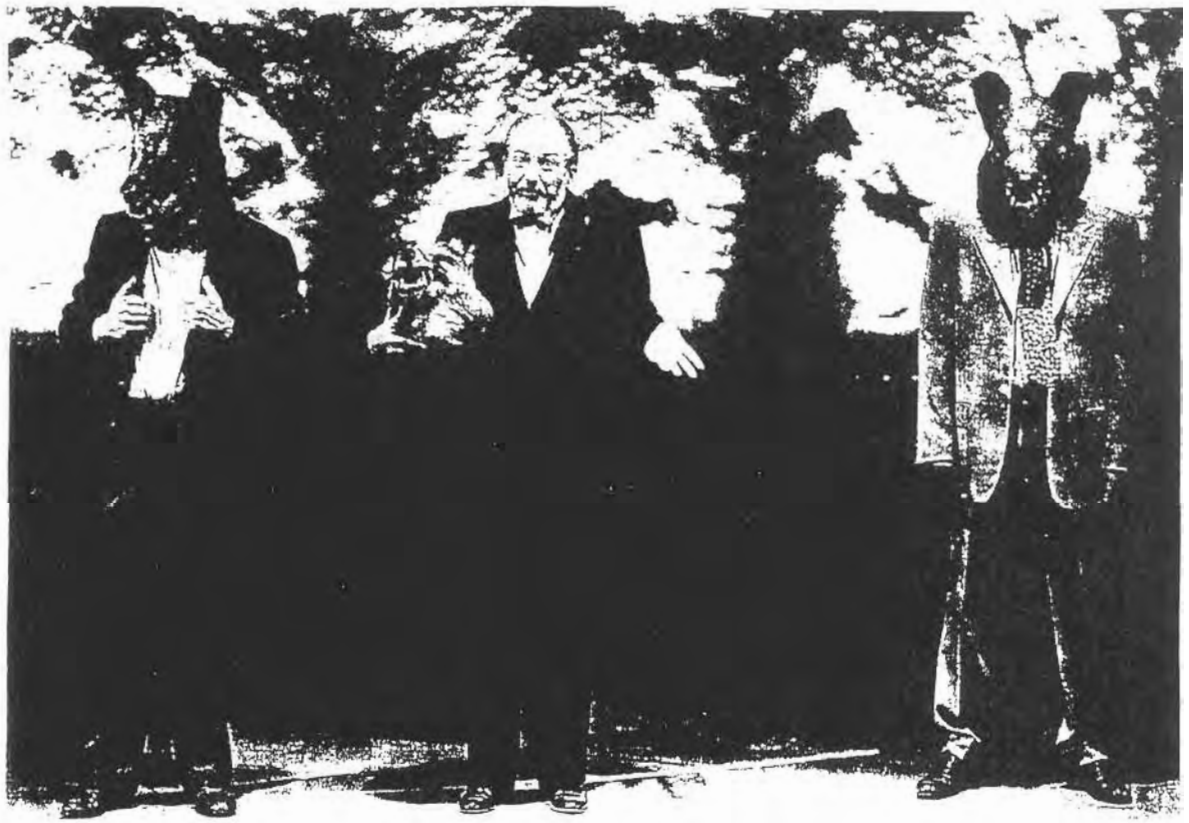
Chacun connaît le mot célèbre de Talleyrand : "Tout ce qui est excessif est insignifiant". Et, en effet ! quel pouvoir maléfique extravagant accordé à une "doctrine", qui fut - au reste - une attitude avant tout pragmatique, examinant au cas par cas chaque pays, chaque situation, chaque crise, dans une région du monde en mutation accélérée.
A ceux qui seraient tentés de prêter l'oreille à ces Robespierre de salon, il convient de rappeler 3 évidences :

1. Au Rwanda, ce sont des Africains qui ont massacré des Africains. Voilà l'incontestable vérité. Il ne s'agit même pas de Madagascar ou de l'Algérie, nul soldat français n'a abattu qui que ce soit. Les Hutu ont massacré les Tutsi, les Tutsi

2. Les Européens ont trop longtemps voulu modeler l'Afrique à leur image et à leur ressemblance. C'était effectivement l'opinion de Monsieur Jacques Foccart qu'il convenait de prendre l'Afrique telle qu'elle est et non telle que nous la rêverions. Cela ne signifiait nullement l'approbation de toutes sortes d'abus et de comportements regrettables à nos yeux d'Occidentaux. Nullement. Son idée, et la nôtre aujourd'hui encore, c'est que le progrès des peuples d'Afrique vers le développement et la démocratie ne s'impose pas de l'extérieur. Il faut d'abord accepter la réalité africaine et, sur cette base, qui n'est donc plus d'ingérence, de critique perpétuelle, voire de menace - une amitié peut se développer qui permet infiniment mieux de contribuer à une évolution positive de la gouvernance en Afrique.
Autrement dit, si vous harcelez un gouvernement africain, au prétexte qu'il incarne la corruption et le népotisme, vous vous privez d'emblée des moyens d'infléchir le cours des événements. Vous êtes exclus du jeu, c'est l'évidence même. Au Zaïre comme au Rwanda, la politique amicale de la France avait amené un vigoureux essor du multipartisme et du débat public. On peut penser que les guerres qui ont déchiré ces deux pays ont été provoquées à dessein d'empêcher cette évolution démocratique. Ce n'est certes pas la France qui aurait pu désirer ou provoquer pareils drames.

3. Les intérêts de la France et ceux des peuples d'Afrique ne se contredisent pas, mais coïncident. L'analyse archéo-marxiste qui voudrait opposer un impérialisme français, prédateur de diamants, de pétrole et d'uranium et des peuples surexploités en lutte pour leur indépendance, cette vision désuète et criminelle hante encore les cervelles des théoriciens de comptoir. En réalité, là où les entreprises françaises nouent des relations commerciales fructueuses, que se passe-t-il ? L'emploi se développe, l'hygiène et l'éducation vont de pair. Non par philanthropie, mais parce que les entreprises ont besoin de main d'oeuvre qualifiée

Je conclurai en m'adressant directement à la République : Chère Marianne, ce qui nous fait frémir, nous, Africains, ce ne sont pas les accusations ridicules qui voudraient te rendre complice d'un pseudo-génocide, ce qui nous effraie et nous scandalise, c'est la facilité déconcertante avec laquelle tu renies tes amis d'hier, ta servilité devant les Yankees, ton ingratitude, bref : ton inconstance. Au lieu de nous faire sans cesse la leçon, volage Marianne, reviens toi-même à la raison : celle qui réunit les exigences de l'honneur , de la fidélité et de tes intérêts bien compris, car ce sont aussi les nôtres.



"Les Hyènes"
Scène jouée au Festival d'Avignon

Après Avignon, deux arguments ont joué contre cette scène. D'abord la nécessité impérative de réduire la durée du spectacle nous a fait envisager sa suppression ou sa très forte réduction. Ensuite, elle succède à la Conférence. Trois exposés, pour les deux derniers assez subtils, enchaînaient donc à quarante minutes de leçon d'histoire... Près d'une heure d'un même usage de la parole, c'était une économie dramatique manifestement désastreuse.

Le débat des auteurs a finalement écarté l'hypothèse de la suppression pure et simple, les langues adverses devaient avoir une place. Mais la réduction s'est révélée très difficile. J.M. Piemme et d'autres ont proposé des versions très écourtées, elles ne fonctionnaient pas. Le but même de la scène y était manqué, car ces interventions devenaient presque une série rapide de slogans, le spectateur n'y retrouvait pas ce qu'on voulait l'inviter à reconnaître et démasquer : un discours aux apparences incontestables, mais profondément erroné. De surcroît, les auteurs semblaient s'y donner le privilège de présenter l'adversaire comme un imbécile, avantage excessif et inefficace.

Nous avons alors commencé à envisager de changer la forme même de ce moment. Puisque, dans l'ordre d'exposés plus ou moins rationnels on ne pouvait réduire fortement sans anéantir l'objet, existerait-il une autre forme dans laquelle la condensation des arguments deviendrait licite, serait comprise comme « synthétique » d'un propos, comme son essence presque ? Et de là s'est dégagée l'idée de la chanson. Le spectateur sait qu'une chanson n'expose pas toute une théorie, mais que les expressions choisies qui la composent renvoient à un univers sous-jacent. Le principe de la chanson adopté, le genre est venu naturellement : un pastiche de comédie musicale que, déjà, les masques de hyène autorisaient. Mais pastiche de quoi ? Les paroles ont été écrites sur le rythme et la mélodie d'un air très joyeux de « Mary Poppins », mais la composition de Garrett List propose finalement un mélange de sentimentalisme et de séduction

qui n'exclut pas l'entrain - Ce qui correspond assez bien à la façon dont les hyènes veulent apparaître à Bee Bee Bee -

Un dernier élément, en effet, structure la version actuelle : celui du chemin « initiatique » de Bee Bee Bee. Si l'on considère que, du premier choc qu'elle éprouve dans son émission jusqu'à ses grandes visions, elle opère un trajet émotionnel et intellectuel qui la transforme fortement, la scène des Hyènes peut jouer le rôle d'épreuve dans cette initiation. Un peu comme si elle rencontrait trois sphynges, ou toute autre espèce d'apparition dont elle devrait triompher pour poursuivre sa route. D'où la conclusion de chaque Hyène en forme d'invitation à chanter ensemble.

Il reste bien sûr à vérifier, à l'épreuve du plateau, si cette option n'apparaît pas trop incongrue dans un spectacle tel que celui-ci, ou si -au contraire - elle facilite l'envahissement onirique progressif qui caractérise toute cette partie...

J.D.

Chanson des Hyènes

Les hyènes s'avancent et s'échelonnent sur une sorte de chemin que Bee Bee Bee va parcourir.

I.
Asseyez-vous, je vous en prie
Chère Madame Bee Bee Bee,
Je m'appelle Monsieur Cèkomsa
Et je suis votre ami.
Que de questions ! Que de soucis ! Ohlala quel chagrin!
Mais rassurez-vous, le Rwanda : on y est pour rien ! Hein !

Depuis la fin des colonies
Là-bas c'est l'anarchie.
Les Africains, oui, c'est comme ça,
Ne voient que leur ethnie.
Corruption et dictature, massacre et sorcellerie,
Dès qu'on a tourné le dos,
Ils repartent à zéro - oh !

Nous n'y pouvons rien, c'est comme ça,
Chère Madame Bee Bee Bee,
Voulez-vous chanter avec moi ?
Tralalalalala !

Bee Bee Bee :
Je connais très bien la chanson,
Je vous dis trois fois non !
Laissez-moi passer mon chemin,
Je veux aller plus loin.

II.
J'ai ma tanière au Quai D'Orsay.
Et je suis agacé.
D'aucuns voudraient mettre la France
au banc des accusés.

Pourtant je pose la question :
(Répondez oui ou non !)
Le Rwanda n'était-il pas victime d'une invasion ? Bon !

Au Rwanda, n'est t-il pas vrai ?
Ce sont des Africains
Qui ont tué des Africains,
Oui, sacré nom d'un chien !
Nous avons fait de notre mieux pour séparer ces fous !
Mais là-bas un génocide, ce n'est pas comme chez nous - ouh !

La France a tenté l'inouï
Pour la démocratie.
Elle a dépensé des millions
En balles et en fusils
Pour la défense du français contre la barbarie.
Tout ce sang versé, c'est la faute au Etats-Unis - Hi !

Ne jouez donc pas la gauchiste
Assez d'idées simplistes !
Voulez-vous chanter avec moi ?
Tralalalala !

Bee Bee Bee :
Je connais très bien vos discours
Car j'y ai cru un jour.
Sous vos ongles je vois du sang
Remettez vos gants blancs.

III.
Permettez-moi de saluer
En vous une consoeur.
Journaliste sénégalais,
Je comprends votre coeur.
Vous voudriez des responsables à cet affreux malheur ?
Mais voilà le hic : tout le monde était massacreur !

Vous autres, Blancs, avez coupé
Les peuples et les ethnies,
Et à coup de frontières absurdes
Tracé vos colonies,
Votre héritage le voilà :
Hutu, Tutsi et Twa
se sont tous entretués dans le joli Rwanda - Ah !

Il n'y a pas eu génocide,
c'est bien plus compliqué.
J'ai l'impression que les Tutsi
Vous ont intoxiquée.
N'oubliez pas que les Hutu sont la majorité.
C'est contre la dictature qu'ils ont tous résisté - Hé !

Vive Marianne ! Vive l'Elysée !
Vive le "Pré Carré" !
Voulez-vous chanter avec moi ?
Tralalalalala !

Bee Bee Bee :
Votre journal parle d'Afrique,
Mais d'où provient le fric ?
Laissez-moi passer mon chemin
Je veux aller plus loin.

Les trois hyènes :
Vous allez droit vers le suicide,
Ne soyez pas stupide !
Nous n'allons pas nous déchirer
A cause des Rwandais !
Comment pourrez- vous les aider
Si vous êtes isolée ?
Chantez ! Chantez avec nous !
Ou cassez-vous le cou ! Hou !

« Si c'est un homme… »

Cette nouvelle scène du spectacle s'est imposée pour diverses raisons. Elle succède à la Conférence (« au cœur de l'ethnisme ») : son titre cite bien sûr celui de l'admirable livre de Primo Lévi[1], qui s'ouvre - l'a-t-on oublié ? - par un poème :

SI C'EST UN HOMME

Vous qui vivez en toute quiétude
Bien au chaud dans vos maisons,
Vous qui trouvez le soir en rentrant
La table mise et des visages amis,
Considérez si c'est un homme
Que celui qui peine dans la boue,
Qui ne connaît pas de repos,
Qui se bat pour un quignon de pain,
Qui meurt pour un oui pour un non.
Considérez si c'est une femme
Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux
Et jusqu'à la force de se souvenir,
Les yeux vides et le sein froid
Comme une grenouille en hiver.
N'oubliez pas que cela fut,
Non, ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre cœur.
Pensez-y chez vous, dans la rue,
En vous couchant, en vous levant ;
Répétez-les à vos enfants.
Ou que votre maison s'écroule,
Que la maladie vous accable,
Que vos enfants se détournent de vous.

PRIMO LEVI

[1] Né à Turin en 1919, déporté à Auschwitz en 1944, Primo Lévi s'est donné la mort en avril 1987.

Scène du spectacle « Si c'est un homme… »

(La scène est chez Jacob. Il prépare du thé, par exemple)

Jacob
Etes-vous satisfaite par ces explications ?

Bee Bee Bee
Je les trouve convaincantes. Pas vous ?

Jacob
Si.

Bee Bee Bee
Pourtant, nous ne savons toujours pas ce qui se passe dans la tête d'un homme qui assassine son voisin, avec qui, chaque jour, sur le seuil de sa porte, il parlait; ou sur le trottoir de l'école lorsque, ensemble, ils venaient rechercher les enfants.

Jacob
Nous ne savons pas.

Bee Bee Bee
Je suis ici, vous êtes là.

Jacob
Un jour... ?

Bee Bee Bee
... un jour de haine , j'arrive, j'ai une machette à la main, je vous insulte, je vous frappe, je ris de votre mort. Comment est-ce pensable ?

Jacob
Puis-je me permettre de vous montrer quelques chose ? La photographie de mon grand frère. Regardez.

Jacob montre la photo du frère.

Bee Bee Bee
Il est mort à Auschwitz lui aussi ?

Jacob
Ma mère est morte à Auschwitz, et mon père et mes grands-parents. Pas mon frère aîné, qui avait déjà 12 ans . On nous avait cachés lui et moi au plus profond de la campagne, chez de braves gens. Vint la fin de la guerre. Nous sommes revenu à Kielce, une petite ville au centre de la Pologne. Il y avait là cent cinquante juifs rassemblés, des rescapés. Et mon frère était joyeux d'avoir échappé à l'extermination. Triste aussi, à cause de la mort des siens. Et voilà, tout soudain, qu'une pierre brise la vitre. Et des cris qui montent. Un jet de haine. Ce sont eux, disait une voix, ils volent les enfants, ils boivent leur sang. A mort ! disait une autre voix. Ils ont tué un enfant dans la cave de cet immeuble, ils voulaient son sang pour faire le pain azyme, hurlait une troisième. Ils massacrèrent 42 des nôtres, massacrèrent quarante-deux juifs rescapés. Moi je m'étais caché sous une armoire. Quand je suis sorti j'ai vu mon frère couché près de la porte. Son visage était défoncé par les coups de pelles. Beaucoup d'autres victimes avaient aussi le visage défoncé.

Un silence.

Bee Bee Bee
Raconter cette histoire vous a été pénible, je le sens.

Jacob
Je suis toujours dans la honte quand il me faut la raconter.

Bee Bee Bee
L'émotion ne m'aide pas à penser. Parlez encore, je vous en prie.

Jacob
Que ressentez-vous exactement ?

Bee Bee Bee (hésitante)
Je me sens salie. Le seul fait d'entendre cette histoire, c'est comme une boue dans mon coeur.

Jacob
Ainsi, dirais-je, se signale le mal absolu. Victime ou témoin, on ne peut l'évoquer sans en être souillé. Mais pas le bourreau. Les assassins de mon frère sont repartis joyeux, apaisés sans doute.

Bee Bee Bee
On graciait jadis le pendu dont la corde s'était rompue.

Jacob
Vous approchez. Qui tueriez-vous deux fois, trois fois, dix fois si nécessaire ?

Bee Bee Bee
Je ne sais pas ...un virus, par exemple, une vermine venimeuse, un rat, un ...Oh !

Jacob
Voilà, vous y êtes. Maintenant, vous pouvez tuer l'enfant du voisin : ce n'est pas un enfant. Vous pouvez éclater la tête du rescapé. Ce n'est pas un homme, mais une erreur. Les rats doivent disparaître, si certains en réchappent, il faut finir le travail. Voilà tout.

Bee Bee Bee
Comment peut-on me faire croire qu'un homme n'est pas un homme ?

Jacob
Par la souffrance, l'éducation et l'impunité. La souffrance cherche une cause, l'éducation la désigne, l'impunité encourage et libère. Quand une population en est là, ce qu'elle peut entreprendre dans l'ordre du crime est sans limite. Infini, littéralement.

Bee Bee Bee
Vous pensez que tout le monde peut ainsi s'aveugler ?

Jacob
Il ya des jours où je comprends les assassins. L'horreur nous mange aussi de l'intérieur.

Bee Bee Bee
Je ne le crois pas.

Jacob
Il y a des infamies sournoises, et vous y avez cru.

Bee Bee Bee
Lesquelles ? Vous cherchez à m'effrayer !

Jacob
Voulez-vous en entendre ?

Bee Bee Bee
Je veux tout entendre.

Jacob
Alors écoutez et regardez.

Bee Bee Bee
De quoi parlez-vous ? On aperçoit que des silhouettes.

Choeur + Jacob
Elles sont là !

Bee Bee Bee
De qui parlez-vous ?

Choeur
Les hyènes !! Elles sont là !

Cette scène s'inspire bien sûr d'un fait réel, voici quelques articles récents et questionnables sur le sujet.

J.D.

Les plaies à vif du pogrom de Kielce

Il y a 50 ans, des villageois polonais lynchaient 42 rescapés des camps.

Varsovie
de notre correspondante

Le 4 juillet 1946, à Kielce, petite ville du centre de la Pologne, quarante juifs rescapés des camps de concentration nazis et deux Polonais non-juifs furent sauvagement assassinés par des habitants de la ville, avec la participation ou sous le regard passif de la police et de l'armée. Aujourd'hui et dimanche prochain, la Pologne commémore cette page noire de son histoire et des relations judéo-polonaises, en présence du Premier ministre Cimoszewicz.

Depuis un demi-siècle, pourtant, cet épisode n'a jamais été élucidé, ni par la justice ni par les historiens polonais, et continue de diviser ceux qui avancent la thèse de la provocation et ceux qui l'excluent totalement. Quelques jours après les événements, à l'issue d'une parodie de procès, neuf personnes furent condamnées à mort et exécutées. Ensuite ce fut le silence, jusqu'au début des années 90.

Ce n'est qu'en juillet 1995 que le ministère de l'Intérieur a transmis les archives concernant le pogrom à la commission chargée d'étudier les crimes contre la nation polonaise, et remis un dossier complet au tribunal de Kielce afin que ce dernier ouvre une enquête contre des personnes précises ou décide d'enterrer l'affaire.

Grâce aux documents du ministère de l'Intérieur, à la presse de l'époque et aux témoignages, les historiens, dont Krystyna Kersten, et des auteurs de documentaires – Marcel Lozinski et Miroslaw Chojecki avec Piotr Wejchert – qui ont fait leur propre enquête, on peut reconstituer en partie le déroulement de la tragédie.

Selon Krystyna Kersten, depuis quelque temps déjà dans la région de Kielce, des rumeurs circulaient sur des disparitions d'enfants. La population soupçonnait des juifs. Dans son documentaire télévisé, le premier à avoir été réalisé en 1986, Marcel Lozinski fait allusion au *«meurtre rituel»* (1).

Le 1er juillet 1946, un garçon de 9 ans, Henryk Blaszczyk disparaît et réapparaît le 3 au soir. Il raconte alors qu'il a été retenu dans la cave d'une maison d'où il s'est échappé. L'enquête prouvera qu'il s'était enfui de chez lui et s'était rendu chez des amis de la famille à 25 kilomètres de Kielce, ce qu'il confirme aujourd'hui dans le film de Miroslaw Chojecki et Piotr Wejchert. Le 4 au matin, Henryk et son père se rendent au commissariat et accusent un voisin, Kalman Singer, de l'avoir séquestré. Une patrouille de police est envoyée sur les lieux. Sur le chemin, le bruit se répand que Singer retient des enfants polonais. Entre-temps, quelques dizaines de personnes se sont rassemblées devant le domicile de Singer. Une heure après, une centaine de soldats se rendent sur les lieux. Au premier jet de pierre vers les fenêtres de la maison, l'armée reste passive. Selon Krystyna Kersten, c'est à ce moment que la situation bascule: la foule sent que l'armée est de son côté. Les soldats, avec à leur suite la foule déchaînée, s'introduisent dans la maison. C'est le début du massacre.

«Les uns refusent de voir toute trace de provocation, les autres de voir toute trace d'antisémitisme. La vérité se trouve entre les deux.» Krystyna Kersten, historienne

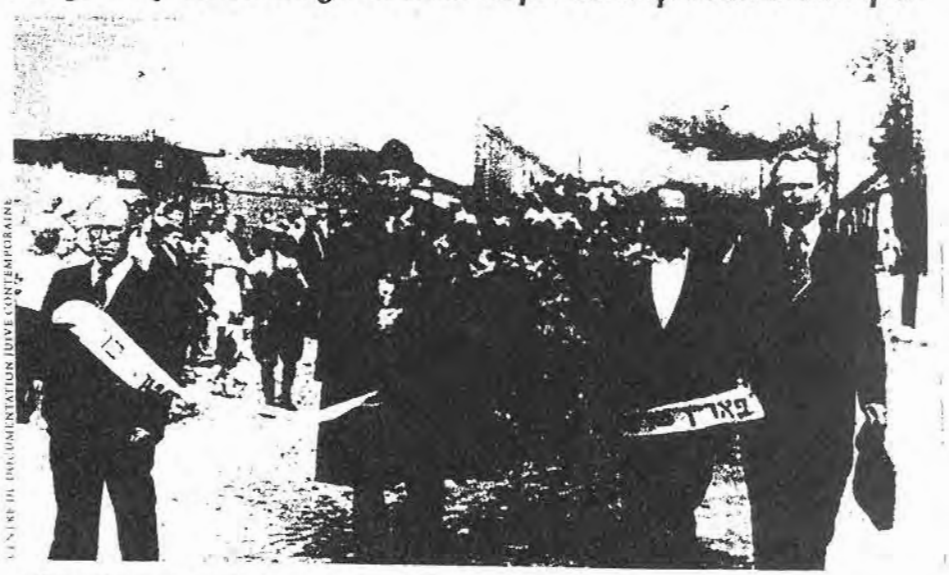
Vers 12h30, plus de 600 ouvriers de l'aciérie Ludwik, alertés par la rumeur et armés de bâtons et de barres de fer, se ruent vers la maison de Planty. La tuerie se poursuit deux heures durant sans que l'armée n'intervienne. Des hommes, des femmes et des enfants seront jetés par les fenêtres, achevés à coups de pierres, poursuivis dans les rues et noyés dans la rivière Silnica toute proche.

Les autorités communistes de l'époque accusèrent l'opposition d'être à l'origine de ce massacre. Une dizaine d'autres versions tentant d'établir les responsabilités circulent depuis cinquante ans. L'opposition accusa le KGB, le pouvoir communiste parla de *«provocation sioniste»* ayant pour but de contraindre les survivants de l'Holocauste à émigrer en Palestine. Jamais, jusqu'à il y a quelques mois, Varsovie ne fit un geste de pardon vis-à-vis des victimes du pogrom.

Lorsqu'en janvier le chef de la diplomatie, Dariusz Rosati, reconnut dans une lettre au Congrès juif mondial que le pogrom fut un acte antisémite dont les Polonais devaient avoir honte, une violente polémique éclata. La droite nationaliste accusa le gouvernement d'agir contre *«la raison d'Etat»*. *«Les uns refusent de voir toute trace de provocation, les autres de voir toute trace d'antisémitisme. La vérité se trouve entre les deux»*, conclut Krystyna Kersten. ●

ELISABETH KULAKOWSKA

(1) «Rumeur» datant du Moyen Age qui dit que les juifs tuent des enfants chrétiens pour verser leur sang dans la pâte azyme lors de la pâque juive.



CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE

A Kielce, l'enterrement des quarante-deux juifs, victimes du pogrom qui eut lieu le 4 juillet 1946.

Cinquante ans après, la Pologne commémore le pogrom de Kielce

VARSOVIE
de notre correspondant

Dans la soirée du 3 juillet 1946, un habitant de la ville de Kielce, à mi-chemin entre Varsovie et Cracovie, se présente à un commissariat de police et affirme que son fils, âgé de neuf ans, a été retenu pendant trois jours dans une cave par des juifs. En réalité, l'enfant expliquera plus tard qu'il a passé trois jours chez un oncle, à 25 km de là. Le lendemain matin, des policiers se rendent, en compagnie du père de la victime, devant une maison habitée par quelques dizaines de familles juives, qui est également le siège du « comité juif » de la ville et d'une congrégation religieuse.

Un homme, Kalman Singer, désigné par l'enfant comme celui qui l'a attiré et retenu dans la cave, est arrêté. La maison, en fait, ne possède pas de cave. En chemin vers la maison, des policiers ont affirmé à des passants qu'ils allaient chercher la trace d'enfants polonais assassinés... Un attroupement se forme autour de la maison. Le temps passe, la tension monte, la foule grossit. Un détachement de l'armée arrive sur les lieux, mais loin de disperser la foule ou de s'interposer, il s'introduit à l'intérieur. On entend des coups de feu : *« ils tirent sur nos soldats »*, crie-t-on dans la foule.

C'est à ce moment que le massacre commence : il durera pendant des heures. Les responsables locaux du Parti communiste, de la police politique et de la ville se réunissent, mais ne prennent aucune décision. Entre-temps, plusieurs centaines d'ouvriers, alertés, armés de bâtons et de masses, arrivent *« en renfort »*, et certains participent à la tuerie, encouragés par le père de la prétendue victime. Ce n'est que vers 15 h 30 qu'un détachement de l'armée dégage la maison. On relèvera quarante-deux cadavres (parmi lesquels des femmes et des enfants). La Pologne, où des millions de juifs viennent d'être massacrés par les Allemands, où la liquidation par les nazis du seul ghetto de la ville de Kielce avait fait 27 000 victimes, vient de vivre une des journées les plus sinistres de son histoire. Dans les mois qui suivront, des dizaines de milliers de juifs – rescapés ou revenus – quitteront définitivement le pays.

Le Monde, 9/7/96

KIELCE, district capital in southeast POLAND, situated north of Kraków and south of Radom. The Jewish community of Kielce was established in 1868, but it was only at the turn of the century that many Jews began moving there from the neighboring townships. By 1921 the Jews in the city numbered 15,550, about one-third of the total population. According to the 1931 census, the number of Jews in Kielce was 18,083; in 1939 it was estimated at 24,000.

The city was captured by the Germans on September 4, 1939, a few days after the outbreak of World War II, and anti-Jewish atrocities began immediately: expropriations, heavy fines, forced labor, the taking of hostages, beatings, and killings. The first head of the JUDENRAT (Jewish Council) was Dr. Moses Pelc, who was soon sent to AUSCHWITZ for refusing to cooperate with the Germans in the execution of their policies. He was replaced by the industrialist Hermann Levy, who served the Germans until the liquidation of the ghetto, when he was murdered by Hans Geier, an SS officer, in September 1942.

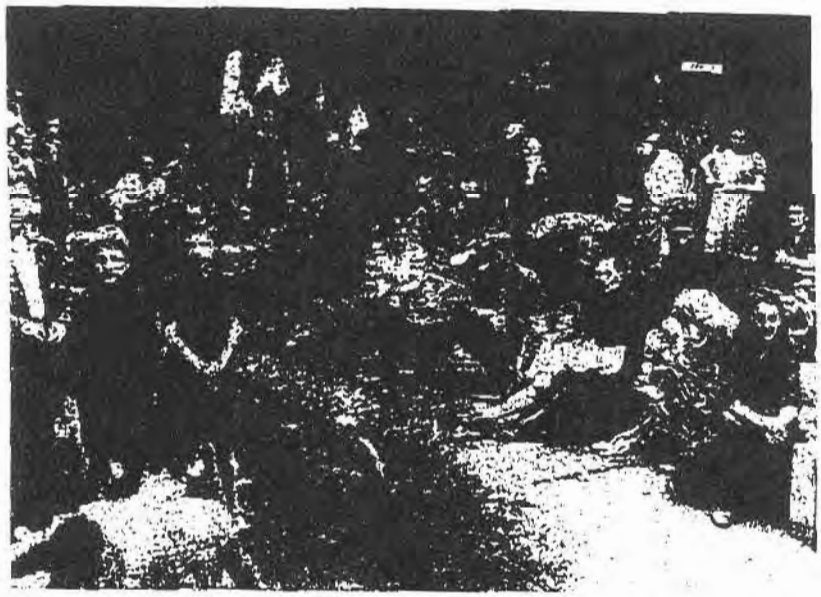
The Kielce ghetto was established early in April 1941 in accordance with an official order issued by Stadthauptmann Hans Drechsel, the German civilian administrator of the city. The number of Jews grew when 1,000 Jews deported from Vienna were brought to Kielce, as well as several thousand from neighboring small towns and more distant areas around Poznań and Łódź. By the end of 1941 there were 27,000 Jews in the Kielce ghetto. The able-bodied males were used by the Germans as laborers in the local stone quarries. Others worked in the ghetto

Administrative Divisions of Poland under German Occupation, 1939–1945

as tailors, shoemakers, and carpenters, and at other trades. Between April 1941 and the mass *Aktionen* of August 20 to 24, 1942, some 6,000 Jews died of hunger, cold, and typhus within the ghetto confines.

In January 1942 seven Jews were shot for trying to leave the ghetto. Several other executions had taken place in the preceding summer, especially of activists and community leaders. Under the command of two SS officers, Hauptsturmführer und Kriminalkommissar Ernst Karl Thomas and Hauptmann Hans Geier, the liquidation of the ghetto began, on August 20. It lasted until August 24, when all the Jews, with the exception of two thousand who were young and healthy, were loaded on freight trains and sent to TREBLINKA. The sick Jews and the children of the Jewish orphanage had been killed by the Germans before the deportation. Some five hundred Jews managed to escape.

The remaining two thousand Jews of Kielce were placed in three labor camps in Kielce: HASAG-Granat (quarries, workshops, and munitions), Henryków (carpentry), and Ludwików (foundry). A projected revolt, to be led by David Barviner and Gershon Levkowitz, was aborted by an informer. In August 1944 the surviving inmates were sent to BUCHENWALD or Auschwitz. The last surviving group, consisting of forty-five Jewish children, was taken to the Jewish cemetery and killed there by the Germans.



Jewish refugees, survivors of the Kielce pogrom, waiting to leave Poland (July 1946).

When the Soviet army captured Kielce on January 16, 1945, only two Jews remained of what had once been a twenty-thousand-strong community. However, during the eighteen months that followed, about one hundred and fifty Jews—former residents who had survived the camps or were hiding in the forests, and Jews who had never lived in Kielce—gradually gathered in the former Jewish community building at No. 7 Planty Avenue. Most of them lived on funds sent by the JOINT DISTRIBUTION COMMITTEE, forming a kibbutz and waiting for an opportunity to go to Palestine.

The hatred of the Poles toward the Jews was so intense that whenever a former Jewish resident appeared in town he was greeted with the words: "What? You are still alive? We thought that Hitler killed all of you." Rumors spread that masses of Jews would soon return to reclaim their former houses and belongings. The incitement culminated at the end of June 1946 when a woman ran through the streets shouting that the Jews on Planty Avenue were killing Polish children and drinking their blood. Another rumor was spread that a Polish boy had been killed in the basement of the community building and his blood used to make matzoth.

On July 1, mobs began gathering around the building. When the police were called in all they did was to confiscate the few licensed weapons that the Jews had. Appeals to the church dignitaries were dismissed with the excuse that they could not intercede for the Jews because the latter had brought communism into Poland. On July 4 the mob attacked and massacred forty-two Jews and wounded about fifty more. The central Polish authorities in Warsaw sent in a military detachment and an investigation committee. Order was quickly restored, and seven of the main instigators and killers were executed. The missing Polish boy was soon found in a nearby village.

Thus, the thousand-year history of the Jews of Poland came to an ignominious end with a medieval-style pogrom, an event that touched off a mass migration of hundreds of thousands of Jews from Poland and other countries of eastern and central Europe who had somehow survived World War II and the Holocaust.

In 1946 the tomb with the names of the forty-two victims that had been erected in the Kielce Jewish cemetery was destroyed by the local Poles. It was rebuilt in 1987, when the chairman of the Kielce Society in New York, William Mandel, also erected an iron fence around the cemetery. The monument for the forty-five children killed in 1944 was rebuilt as well.

les articles nous ont été transmis par Pierre Konopnicki.

BIBLIOGRAPHY

Citron, P. *The Kielce Book: The History of the Kielce Community from Its Foundation to Its Destruction.* Tel Aviv, 1958. (In Hebrew.)

Stockfisch, D. *About Our House Which Was Devastated.* Tel Aviv, 1981. (In Hebrew and Yiddish.)

SINAI LEICHTER